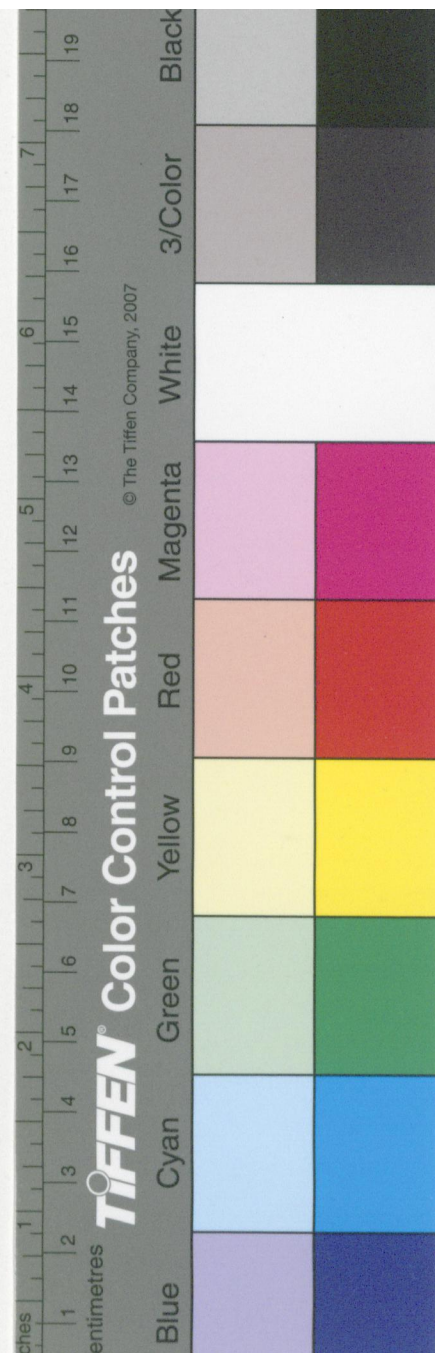


23 novembre 1900.

Mon cher fils.

C'est aujourd'hui ta fête,
et je n'ai pas cessé de
penser à toi, en te souhaitant
tout le bonheur imaginable.
Je prie Dieu de te donner
la santé, la bonté du
caractère et l'amour du travail,
c'est ainsi que tu pourras
faire la joie de tes parents
et de ton pays.
Je t'ai envoyé deux livres



hier, reliés tous deux, de
sorte qu'ils t'arriveront par
le chemin de fer et non pas
par la poste.

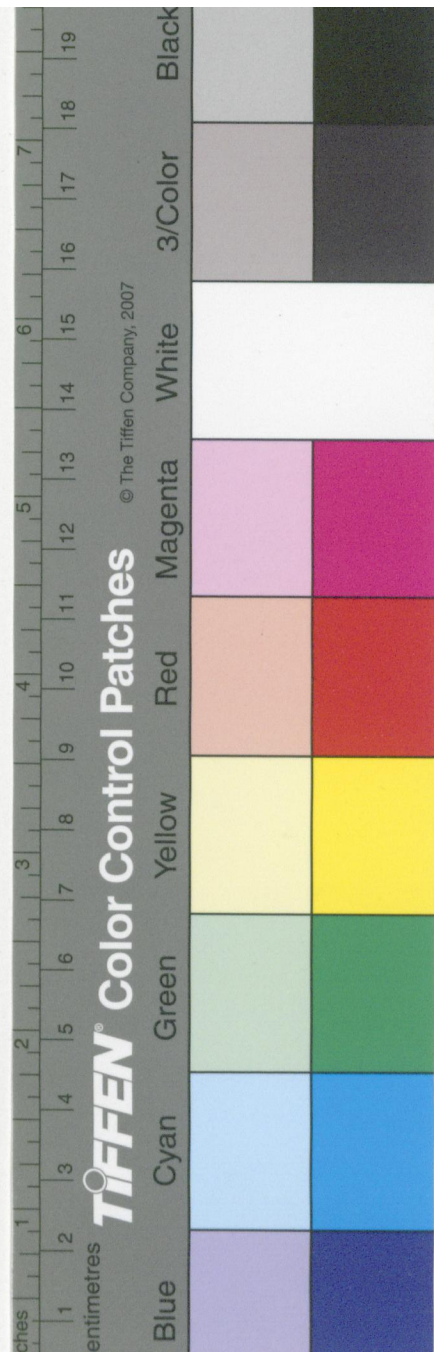
J'ai diné avant-hier chez
M. Puau, pasteur protestant,
dont le fils étudiant a écrit
plusieurs livres sur la Finlande.
Le jeune Puau avait fait
des vers en l'honneur de
M. L. Meckelin.

Son frère cadet, qui est encore
au lycée, m'a montré un
journal qu'il avait rédigé
avec quelques camarades

pendant l'affaire Dreyfus.
Ils étaient tous dreyfusards
dans sa classe. Il y avait
des articles très drôles, mais
surtout des dessins et aquarelles
remarquables.

La mort de mon excellent
ami le docteur Lindh m'a
beaucoup chagriné. Je n'ai
pas beaucoup d'amis comme
lui, et c'était un si brave
homme, si chaleureux pour
tout ce qui est bon et juste,
si plein de cœur!

Embrasse maman de ma



part ainsi que Grand.

Maman et les tantes.

Dis-leur que j'ai beaucoup
de choses à faire maintenant,
Car Nordstrom s'en va demain.
Heureusement nous avons nos
Caisses, enfin, mais dans un
état pitoyable, grâce à la
négligence extrême des Com-
missionnaires russes.

Je t'embrasse et je te féli-
cite encore, mon grand gar-
çon, toi qui seras la joie
et la consolation de mes
vieilles jours Ton Pè.

